Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 11 (1878)

Rubrik: Variétés

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉS

Le supplément trimestriel de la Critique philosophique, Critique religieuse.

Une circonstance assez inattendue est venue faire heureusement diversion aux débats qui agitent le protestantisme français : on a tout à coup appris que le grand public voulait bien prêter l'oreille. A la vérité, l'heure aurait pu être mieux choisie pour s'occuper des protestants français ; ils risquent fort de ne pas se montrer en beau. Mais comment refuser l'entrée de chez soi à un étranger de distinction qui demande à vous rendre ses devoirs comme aux derniers descendants de glorieux ancêtres? Après un moment d'hésitation, on prend donc son grand courage et on lui dit d'entrer, dût-on être surpris en costume du matin, en robe de chambre ou au plus fort d'une scène de ménage des moins édifiantes, au milieu des meubles en désordre et des glaces ou des tableaux des ancêtres oscillant encore sur la tapisserie, à la suite des chocs et des heurts.

On comprend donc que tous les partis aient rajusté en grande hâte leur costume pour faire la meilleure réception à M. Renouvier et à ses amis. C'était en effet là une bonne fortune qu'il ne fallait pas négliger. Depuis le XVIIe siècle qui donc s'occupe du protestantisme en France, sinon quelques beaux esprits qui de temps à autre, quand cela convient à leur jeu et à leur stratégie, lui font la charité de quelques phrases banales qui ne servent qu'à démontrer toujours la même chose, c'est qu'on ne le connaît pas et qu'on ne daigne pas se donner la peine d'apprendre à le connaître? Il suffit de rappeler combien

le *Semeur* a passé inaperçu, alors qu'il était supérieurement dirigé par M. Lutteroth et inspiré par Vinet. Et néanmoins depuis la révocation, jamais le protestantisme français n'avait fait plus belle figure que pendant ces vingt années déjà bien oubliées. C'est à se demander si, tout en n'ayant que trop renié son puritanisme, le protestantisme n'est pas décidément trop sérieux pour le caractère français.

Heureusement que M. Renouvier et ses amis sont des esprits critiques. Or, chacun le sait, le métier de ces gens-là c'est de réviser tous les procès, sans se demander de quelle date est le jugement et s'il a été porté à la majorité ou à l'unanimité des suffrages, en connaissance de cause ou dans une heure de légèreté et de passion. Ces messieurs de la *Critique philosophique* n'appartiennent à aucune coterie ; ils sont en dehors du monde des académies et des salons : voilà pourquoi ils ont su se garder à l'endroit du protestantisme des préjugés et préventions que se transmettent religieusement les libres-penseurs en renom, sans s'être jamais donné la peine de le comprendre, encore moins de l'examiner avec la moindre liberté d'esprit.

C'est là ce que M. Renouvier et ses amis ont rappelé en termes excellents : « Malheureusement on peut dire sans paradoxe que le protestantisme n'est pas connu dans notre pays.... On pourrait croire à un parti pris de favoriser le catholicisme par le maintien de tous les préjugés qui le font vivre. Les persécutions que les protestants ont subies jusque vers la fin du siècle dernier, et dont l'infamie ou l'horreur ne nous touche plus assez comme si c'était désormais de la froide histoire, alors que le papisme est cependant prêt à les recommencer sitôt qu'il en aurait retrouvé le pouvoir, ces persécutions ont laissé chez nous la réforme dans un état d'humiliation et d'infériorité tel que, consacrée dans la loi, elle semble dans le monde n'être que tolérée. Toute propagande active et populaire, toute action anti-catholique sérieuse lui est interdite. Au contraire, toutes les facilités sont offertes à la propagande cléricale et à son action délétère. C'est le papisme qui est le grand distributeur des faveurs temporelles, puissant renfort des grâces du paradis et des terreurs du purgatoire et de l'enfer dont il dispose. Enfin,

les meneurs du parti oligarchique, auxquels n'obéit que trop une grande partie des classes dirigeantes, ont fait de cette religion de privilége une espèce de forteresse centrale, pour défendre tous les abus, toutes les injustices sociales qui leur profitent. »

Le but que M. Renouvier poursuit en faisant connaître le protestantisme, c'est de contribuer à briser les mailles serrées de ce filet irréligieux qui retient encore, captifs et stationnaires, les neuf dixièmes des Français ayant la simplicité de se croire émancipés parce qu'ils ont appris à répéter qu'ils le sont.

« Travailler à la véritable intelligence du protestantisme, dit le *Prospectus* que nous examinons, et par là à son extension dans notre pays, ce serait donc servir les intérêts de la civilisation en général et aider puissamment aux progrès des peuples de tradition latine, césarienne et papiste. Ce serait faire à l'institution catholique, devenue définitivement ce qu'elle a toujours tâché d'être, c'est-à-dire théocratique, une guerre plus dangereuse pour elle que celle qui se fait tous les jours, non sans utilité sans doute, mais d'une manière insuffisante, par la presse ou par des protestations individuelles. Ces protestations, même poussées à bout et jusqu'à l'acte d'abjuration formelle, — et ce cas n'est certes pas le plus commun, — demeurent stériles tant que les familles continuent à se classer dans le papisme officiel, ou que celui-ci retient les femmes et ressaisit les enfants après avoir perdu les pères. Mais ne répétons pas ici ce que M. Bouchard a si bien dit, et que nous avons nous-mêmes exposé de notre mieux dans la *Critique philosophique*.

Dans la crise actuelle, et en vue des résolutions viriles et des transformations d'idées qui pourraient se produire dans le monde libéral, il nous a semblé qu'une critique religieuse, animée de l'esprit moderne, nous entendons par là protestante quant à la méthode, ouverte et respectueuse quant aux croyances et à la conscience des individus et des églises, — aurait son utilité et répondrait à des besoins réels et profonds. »

Dès que MM. Renouvier et Pillon se proposaient un but si élevé et si patriotique, le moyen était tout indiqué. « Si l'on veut bien se placer à notre point de vue, disent-ils, on com-

prendra que nous n'entendons fonder ainsi ni une revue de théologie, ni une revue d'édification. Le public de libres-penseurs, auquel elle est destinée, est celui qui, n'appartenant en réalité ou de cœur à aucune église, n'a pourtant pas décidé de rompre absolument avec toute religion. Il s'agit d'hommes cultivés, qu'on ne doit point supposer s'être livrés pour la plupart aux études religieuses, ni capables de s'intéresser à des problèmes d'exégèse ou de philologie, à moins que ces problèmes ne portent sur les hautes généralités. Si l'on pouvait grouper autour du protestantisme l'église flottante de ces hommes nombreux, dont les sentiments et les instincts sont bien souvent plus religieux qu'on ne pense ou qu'ils ne pensent eux-mêmes, et, pour cela, leur faire connaître un christianisme épuré qu'ils ignorent, on aurait fait quelque chose pour montrer ouvert à la société libérale cet asile qu'elle croit trop lui être fermé et qui lui est indispensable pour sortir du vaticanisme, où elle ne peut vivre plus longtemps. Pourquoi ne pas espérer? Il est certain que si chacun veut croire qu'un second mouvement vers la réforme est une chose impossible, impossible elle sera ; mais enfin on le rendrait possible en le voulant. Et certes, le papisme nous fait beau jeu : n'est-ce pas lui qui rompt avec la société civile ? »

Voilà bien le langage et l'attitude qui conviennent à des hommes distingués qui, sans méconnaître les droits du sentiment religieux, osent avouer que de notre temps il y a divorce entre le fond et la forme en religion. Grâce à ce déplorable divorce qui menace de tout perdre, on découvre parmi les adversaires des traditions, des formes, des pratiques ecclésiastiques, nombre d'hommes d'un sentiment religieux franc, authentique, tandis qu'au premier rang des défenseurs des institutions religieuses reçues brillent des personnalités qui, par leur morale, leur esprit, doivent être rangées sans hésitation parmi les amis les plus compromettants, tranchons le mot, parmi les ennemis les plus dangereux de la religion.

Il n'y a pas d'œuvre plus belle, plus pressante que de travailler à faire cesser ces funestes malentendus en déchirant impitoyablement tous les voiles pour mettre à nu les vérita-

bles pensées des cœurs. Quel immense service ne rendraient pas les penseurs qui réussiraient à grouper les hommes vraiment religieux, après avoir trouvé un réactif assez puissant pour les arracher aux alliances contre nature qui les paralysent et les compromettent? Qu'ils réussissent ou non, messieurs Renouvier et Pillon auront bien mérité de la France, en se lançant dans une entreprise aussi difficile peut-être qu'opportune. C'est la dernière heure qui sonne. Après avoir renié tout ce que le catholicisme avait jadis de bon, la France n'en a conservé que le mauvais pli, l'esprit formaliste, routinier, tous les travers de la méthode autoritaire. Voilà pourquoi depuis bien des années elle se livre à tant d'efforts inutiles et sanglants pour se débarrasser de cette funeste robe de Déjanire dont le virus a pénétré jusqu'au dernier replis de l'organisme, s'il n'a pas encore réussi à tarir les sources de la vraie vie. En tout ceci, nous raisonnons dans l'hypothèse qu'il n'y a rien à attendre du catholicisme lui-même. Nous craignons en effet que les rédacteurs de la *Critique philosophique* n'aient trop raison quand ils disent : « Ecartons d'abord l'idée d'une régénération de l'église catholique elle-même. L'organisation de cette église, fruit d'un si long travail des âges, le cléricalisme, comme nous le nommons depuis quelque temps, la théocratie définitivement formulée par un dernier concile et servie, soutenue par une immense armée de prêtres, ne permet pas de compter sur une réforme intérieure plus heureuse que celle qui fut repoussée il y a trois siècles, et ne put se produire qu'extérieurement, après de longs efforts, par une séparation et une délivrance. » Le formalisme et le symbolisme n'ont pas seulement étouffé la vie de l'esprit ; la religion de l'autorité a réussi à tuer la religion ; il ne reste plus qu'une religiosité, n'ayant rien à démêler avec la conscience décidément morte, variété du pharisaïsme s'accommodant fort bien de l'incrédulité pratique. Après cela nous ne demanderions pas mieux que de recevoir un démenti éclatant en voyant le père Hyacinthe rencontrer à Paris des sympathies effectives et durables. Le sort de toutes les églises est aujourd'hui tellement précaire qu'il faut, plus que jamais, savoir se réjouir des suc-

cès que les bons éléments peuvent encore rencontrer dans chacune. Mais il n'y a pas lieu d'espérer que l'avénement de Léon XIII réussisse enfin à délier la langue à certains dignitaires ecclésiastiques qui n'attendaient, disait-on, que la mort de Pie IX pour laisser éclater en plein soleil des sympathies occultes, qu'ils nourrissaient *in petto*, de peur d'attrister les derniers jours du vieux pontife. Quand on ajourne l'accomplissement de devoirs de ce genre pour des considérations de cet ordre, c'est qu'on abdique tout de bon, sans avoir même le courage de se l'avouer. Quant au père Hyacinthe lui-même, il y a longtemps qu'il nous produit l'effet de succomber sous le poids de sa propre responsabilité. La crainte d'aller se briser sur les écueils connus, comme tant d'autres prêtres, le retient aux abords du port et l'empêche de se risquer sur la haute mer. Il se pourrait fort bien que la terreur de certains accidents légers lui interdisît à tout jamais d'apprendre à marcher.

Pourrait-on peut-être espérer l'avénement d'une ou de plusieurs religions nouvelles? MM. Renouvier et Pillon ne partagent pas les illusions des utopistes qui ont si misérablement échoué de nos jours. Les raisons qu'ils donnent ne sont que trop concluantes : « Les religions, disent-ils, ont besoin d'un fonds traditionnel d'habitudes d'esprit et de cœur qui les soutienne, et les époques de sentiment confus, les époques de grand travail intellectuel et de dispersion d'idées en tout sens comme la nôtre, qui sont éminemment propres à la production des doctrines individuelles et des œuvres de critique, le sont aussi peu que possible à l'action communicative des croyances. Nous en avons pour preuve l'avortement des systèmes religieux qui ont voulu s'improviser. Allons plus loin ; même là où des siècles de préparation ne sont pas refusés pour un mouvement général de la pensée religieuse, voit-on ce mouvement se dessiner en une espèce de communion spontanée qui ne se rattache par quelque lien puissant à une communion antérieure? non, les révolutions que l'histoire nous montre dans l'ordre des croyances ont un tout autre caractère et obéissent dans une forte mesure à la loi de continuité? »

Force nous est donc de nous tourner vers la seule forme sous laquelle le christianisme se montre encore viable. « Il reste donc que c'est le christianisme, sous la forme à la fois ancienne et nouvelle, traditionnelle et libre des églises réformées, qui peut redevenir aujourd'hui ce que la violence seule l'empêcha d'être au XVIe siècle, et achever la conquête pacifique de l'Europe. Le protestantisme peut tout d'un coup, si nous le voulons, s'agrandir chez nous par l'adhésion des chefs de famille qui ne trouvant plus dans l'église du *Syllabus* la satisfaction de sentiments religieux sincères, obligés d'ailleurs par devoir patriotique de rompre publiquement avec cette église, ne peuvent cependant ni se résigner à vivre dans l'isolement de croyance, eux ou les leurs, *ni surtout compter sagement sur la vertu des pures négations pour changer les habitudes morales d'un peuple.* »

Les paroles que nous soulignons font connaître le véritable esprit de la démarche de MM. Renouvier et Pillon ; on se sent en présence d'hommes sérieux qui se sont donné la peine de réfléchir aux choses dont ils parlent. De simples négations ne sauraient, à leurs yeux, suffire pour changer les habitudes morales d'un peuple. Voilà des philosophes qui comprennent beaucoup mieux le rôle de la religion que beaucoup d'esprits légers qui se croient en possession de ce qu'il faut à notre époque, parce qu'ils se hâtent de faire le meilleur accueil à toutes les négations philosophiques, théologiques, religieuses, de quel bord qu'elles viennent.

Il ne faut pas croire d'autre part que les rédacteurs de la *Critique philosophique* se disposent à accepter en bloc le côté positif du christianisme, les dogmes chrétiens tels qu'ils sont compris par le protestantisme. Ces messieurs sont trop bons philosophes pour ne pas distinguer entre l'élément permanent et immuable de la religion, s'adressant au cœur, à la conscience, et les dogmes nécessairement temporaires et passagers qui représentent la conception intellectuelle que, dans les diverses époques, on a dû se faire des faits religieux toujours identiques. Il est plus indispensable aujourd'hui que jamais de proclamer cette distinction fondamentale entre l'Evangile et la forme

dogmatique qu'il a revêtue dans le cours des âges. En effet ce qui éloigne tant de personnes de l'Evangile, ce qui constitue la crise dont nous souffrons tous, c'est que l'on s'obstine à vouloir rendre le christianisme solidaire de la conception générale du monde et de la nature à travers laquelle nos devanciers ont dû nécessairement le voir, le percevoir. Il faut qu'à l'ancienne carapace singulièrement lourde et roide s'en substitue une nouvelle, que notre époque se chargera elle-même de se procurer, quand elle sera remontée aux sources de la vie et de la force pour y puiser les éléments d'un développement religieux nouveau correspondant à nos besoins actuels et à nos préoccupations. Mais nous touchons ici au point douloureux et délicat. Aussi longtemps que le christianisme n'aura pas revêtu la forme nouvelle réclamée par les besoins de l'époque il sera condamné à se présenter à nos contemporains sous la lourde armure qui les repousse et l'empêche de montrer sa flexibilité et sa fécondité. De sorte que les formes dogmatiques nouvelles, suivant leur habitude, ne pourront venir qu'après coup, quand on n'en aura plus besoin, si ce n'est pour donner de la consistance à l'œuvre spirituelle et rénovatrice déjà accomplie. Tel est le cercle vicieux dont nous avons tant de peine à sortir. Pour que la séve religieuse du christianisme pénètre à nouveau notre monde moderne, elle doit se présenter à lui sous des formules nouvelles ; et ces formules à leur tour ne pourront surgir que quand les contemporains se les donneront eux-mêmes, après avoir été préalablement pénétrés de l'esprit chrétien.

Quand on voit la peine infinie que les gens du dedans ont les uns à comprendre la nécessité d'une évolution si indispensable, les autres à faire ce qui est nécessaire pour l'amener, on se demande avec inquiétude : Que sera-ce donc des hommes du dehors ? et néanmoins, dans le cas actuel, on aurait grandement tort de désespérer. D'abord, MM. Renouvier et Pillon ont fait preuve d'un tact des plus sûrs en sachant découvrir que, malgré des misères de tout genre qui depuis quelques années surtout lui font faire si triste figure, il y a une force, l'unique force propre à relever la France, dans ces débris d'une

gloire passée que l'on appelle le protestantisme actuel. Les rédacteurs de la *Critique philosophique* sont des spiritualistes, des moralistes ; ce nous est là un sûr garant qu'ils ne se laisseront pas arrêter par les divisions du protestantisme, conséquence inévitable d'un régime de liberté ! Ces messieurs connaissent à merveille l'esprit de Rome dont ils viennent ; il n'est donc pas à craindre qu'ils cèdent aux sollicitations de ces protestants qui, marchant dans une direction contraire, voudraient emprunter au papisme une forte organisation ecclésiastique comme suprême moyen de salut. Sur ce terrain-là il est futile et dangereux de prétendre mieux faire que Rome. On est sûr d'être battu dès qu'on lui emprunte ses armes ; le protestant le plus romanisant est condamné à s'affaiblir lui-même, car il ne peut jamais se résigner à user de bonne foi, en plein jour et avec confiance, des recettes et des préceptes qu'ailleurs on pratique, on ne sait s'il faut dire avec tant de candeur ou d'impudence. La lutte entre le spiritualisme chrétien et le matérialisme religieux, devenu du fétichisme, de l'idolâtrie de la pire espèce, doit être décisive ; les habiles gens qui voudraient établir une zône neutre entre les deux frontières pour prévenir les chocs en seront pour leurs frais de diplomatie. Ce n'est pas en pactisant avec le mal qu'on lui résiste efficacement, c'est en le déracinant sans pitié. Pour le protestantisme français, il s'agit de vaincre ou de mourir sans phrases. Quant à un protestantisme bâtard prétendant transiger avec son grand adversaire, il rappelle à merveille la Turquie, devenant, après ses désastres, la plus fidèle alliée de la Russie, en attendant mieux.

Encore ici MM. Renouvier et Pillon se sont beaucoup mieux rendu compte de la position que bien des protestants de naissance, énervés par les maximes et l'esprit du catholicisme. Il y a déjà longtemps qu'ils ont reproché aux protestants de nos jours de n'être plus agressifs et conquérants et de se faire bien petits et bien humbles en présence d'un adversaire implacable qui ne saurait désarmer, lui, et pour lequel tous les moyens sont bons, parce qu'il a consommé sans sourciller le péché irrémissible, le divorce entre la religion, disons la religiosité, et la morale.

C'est au contraire le point fort, la partie éminemment saine et invulnérable chez les généraux et vaillants capitaines qui voudraient nous amener un précieux contingent de troupes fraîches. MM. Renouvier et Pillon sont plutôt des moralistes que des hommes religieux. Comment ne pas prendre aisément son parti du fait en voyant tant d'hommes qui se donnent pour religieux alors qu'ils ont rompu trop souvent avec la morale? C'est bien par la morale, séve indispensable pour que le corps puisse s'accroître et se maintenir en santé, et non par le dogme, souvent desséché et raccorni, qu'il convient d'aborder l'Evangile.

Aussi voyez l'heureux effet qu'à déjà produit l'intervention de MM. Renouvier et Pillon sur le protestantisme français si étrangement dévoyé. Avec un tact parfait qui les honore et qui promet, les rédacteurs de la *Critique philosophique* ont hautement déclaré qu'en se joignant au protestantisme ils ne prétendent blesser les convictions de personne, mais occuper simplement la position vraie, en parfait accord avec l'état actuel de leurs convictions personnelles. Ces savants philosophes ont eu l'humilité et la franchise de déclarer qu'ils iraient s'asseoir, eux et leurs enfants, sur les bancs des églises protestantes, en simples écoliers. C'est là remettre en honneur, à la grande surprise de nos contemporains, ce catéchuménat des adultes de tout âge et de tout sexe qui faisait la force de la primitive église, au jour de ses conquêtes effectives, sans prétendre en aucune façon usurper le droit des maîtres avant d'en remplir les conditions. N'est-ce pas là rétablir, au nom de l'orthodoxie morale, une notion spirituelle de la société chrétienne devenue singulièrement étrangère aux défenseurs des traditions dogmatiques et d'une prétendue orthodoxie intellectuelle? Cette belle leçon si opportune a été comprise : il a fallu s'incliner devant cette distinction fondamentale entre l'église et la paroisse qui s'impose plus ou moins à toute société religieuse qui n'a pas, comme la Rome païenne, le culte du terroir ou de l'empereur.

Espérons qu'avant peu la *Critique religieuse* que MM. Renouvier et Pillon nous promettent rendra un autre service au protestantisme ; celui-ci consisterait à relever le ton, le genre de

notre presse. Chacun sait combien les articles de fond s'y montrent rares, quelle peine infinie les quelques ouvrages sérieux qui se publient de nos jours ont à être signalés au public. Les rédacteurs de journaux, quand ils ne les écartent pas systématiquement, de peur de troubler la douce quiétude de l'abonné — qui n'aime pas à être réveillé en sursaut, — avouent naïvement qu'ils sont trop occupés eux-mêmes et que les collaborateurs leur manquent pour digérer ces morceaux substantiels. On n'a au contraire que la difficulté du choix quand il s'agit d'écrire lestement sur un livre banal, sans séve, vide d'idées et plein de vaines redites, un article qui se ressentira du voisinage du modèle. Notre presse courante est ainsi complétement fermée à l'esprit nouveau qu'elle affecte généralement d'ignorer et qu'elle se hasarde parfois à dénoncer, sans s'être donné la peine de le comprendre.

A tous ces égards-là, MM. Renouvier et Pillon ont fait leurs preuves. Ils respectent leurs lecteurs : jamais ils ne leur servent de la rhétorique ; ils ont constamment l'œil ouvert pour découvrir et signaler les œuvres sérieuses qui font penser. Le même esprit régnera nécessairement dans la *Critique religieuse* qu'on nous promet. « Il faudrait donc, nous dit le *Prospectus*, que la *Critique religieuse* traitât de la religion dans ses rapports avec la politique, la morale, la philosophie, la science, l'histoire ; dans ses rapports avec l'esprit d'un établissement républicain. La plus entière liberté devrait d'ailleurs être laissée aux collaborateurs, à la seule condition pour eux d'éviter les lieux communs de la chaire, le ton de la prédication destinée aux fidèles, celui d'une parénétique vulgaire, et aussi les thèses formant trop de disparate, soit avec l'état actuel de la critique historique, soit avec les dispositions réelles de croyance d'un grand public. Au demeurant, il ne s'agit pas d'exclure les questions vitales de toute religion, ni du christianisme, non plus que d'en gêner la discussion, d'imposer des solutions ; il serait seulement à désirer que les débats ne se réduisissent point à des polémiques superficielles et soutenues par des éléments usés, et ne dégénérassent jamais non plus en discussions irri-

tantes. On ne voit guère ces sortes de moyens réussir, et leur emploi n'est pas ce qui manque à l'instruction du public. »

Les rédacteurs de la *Critique philosophique* ne s'interdisent pas à eux-mêmes d'intervenir dans les échanges d'idées par lesquelles ils voudraient créer un centre en dehors des églises. Ils auraient même l'ambition d'y apporter de leur côté, et sur de certains points, quelque chose de l'unité qui, à ce qu'ils croient, ne fait point défaut à leur revue. Les conséquences du criticisme dans les chapitres communs à la religion et à la philosophie, la délimitation des domaines respectifs et les exigences à formuler de part ou d'autre, tels sont les sujets qu'ils se proposeraient surtout de traiter, et qui ne sont pas sans comporter des excursions même dans le champ de la théologie. Deux conditions se trouveraient ainsi remplies : exposition d'un ensemble d'idées ; discussion libre sur tous les points et, par suite, éclaircissements fournis aux différentes classes de lecteurs. La nouvelle revue serait donc, en même temps que l'organe du criticisme, une tribune offerte à tous pour les questions d'ordre religieux.

On le voit, le programme est des plus vastes et des plus variés. Il faut que des prosélytes viennent entreprendre ce que le *Semeur* a si bien fait pendant sa trop courte carrière, noble tâche qui n'a plus tenté l'ambition de personne! Aussi nos jeunes générations sont-elles d'une ignorance rare. N'entendions-nous pas un jeune publiciste, qui paraît s'être donné pour spécialité de remettre sur pied toutes les vieilleries, parler récemment des dogmes chrétiens comme révélés tout faits et tout arrêtés dans l'Ecriture, sans aucun concours de l'activité humaine? Et c'est avec de pareils anachronismes, qui nous reportent plus de vingt-cinq ans en arrière, que l'on prétend rendre le protestantisme acceptable? Sans être théologiens de profession, MM. Renouvier et Pillon ne tomberont jamais dans de pareilles aberrations qui montrent que l'on a systématiquement fermé l'oreille à tout ce qui s'est fait autour de soi. Aussi ne serions-nous nullement surpris de voir, avant peu, les problèmes fondamentaux du protestantisme mieux étudiés dans

un journal rédigé par des philosophes que dans nos feuilles vouées au culte des petites querelles et des intrigues des partis.

Nous arrivons ici au point particulièrement délicat. On a déjà pu s'en apercevoir, chaque parti cherchera à tirer à lui ce nouvel organe. Prévoyant ce qui allait arriver, les rédacteurs ont soin de nous dire : « La nouvelle revue, loin d'être l'organe d'un parti, doit se préparer à grouper les forces protestantes contre l'ennemi commun. » C'est justement le contraire de ce que fait notre presse protestante; absorbée par les luttes intestestines, elle ne se préoccupe de l'ennemi commun que pour aller lui emprunter des armes contre l'adversaire du dedans.

Nous n'avions nullement besoin des déclarations expresses de MM. Renouvier et Pillon pour savoir qu'ils ne viendraient pas prendre fait et cause pour une école plutôt que pour l'autre dans ces combats stériles. Au fait, le voulussent-ils, ils ne pourraient le faire. Car s'ils appartiennent plutôt par leurs habitudes intellectuelles à l'une des deux grandes tendances qui divisent le protestantisme, leurs affinités morales et religieuses les portent dans le sens opposé. Le père du criticisme n'a-t-il pas protesté en Allemagne contre l'humanitarisme vulgaire que l'on voudrait nous donner pour un christianisme transcendant ?

Mais quel est le moyen de ne pas se mêler aux partis ? Il n'y en a qu'un seul : c'est de les dominer tous. Or les chefs des troupes fraîches qu'on nous promet sont justement dans les conditions voulues pour dominer tous les débats. En mettant l'accent sur l'élément moral, — auquel les partis en présence n'ont pas voué un culte spécial, oubliant qu'il est la norme d'après laquelle leurs faits et gestes doivent être appréciés, — MM. Renouvier et Pillon occupent une position qui leur permet de parler haut et ferme. Le protestantisme français est depuis quelques années exactement dans la même condition que la France politique depuis 89. La position légale, constitutionnelle, de tous les partis, est constamment remise en question. De sorte que les quelques forces vives qui restent encore sont consacrées, non pas certes au soin de bien vivre, mais à la nécessité de conquérir journellement, à maintenir sans cesse

son droit de vivre. Quant à bien vivre, c'est-à-dire à remplir ses devoirs, la mission de l'église envers les gens du dehors et ceux du dedans, c'est autre chose ! On s'en préoccupera plus tard, *quand les anciens partis auront désarmé*, comme on disait autrefois sous l'empire. Reste à savoir si à cette époque lointaine le protestantisme n'aurait pas perdu toute raison d'être, et jusqu'au sens le plus élémentaire pour aborder les grands problèmes de la religion et de la théologie ?

Il nous paraît difficile que des esprits de la portée de MM. Renouvier et Pillon, à mesure qu'ils feront plus ample connaissance avec le protestantisme français, ne s'aperçoivent pas de ce terrible danger dont les meneurs du jour ne semblent nullement s'inquiéter. Le nouveau renfort pourrait alors, en changeant la stratégie, gagner une bataille déjà perdue. Espérons donc que la sympathie intelligente et profonde que les représentants du criticisme montrent au protestantisme français leur donnera bientôt le droit de s'adresser aux partis en lutte pour leur répéter sur tous les tons, avec l'autorité d'amis ardents et désintéressés, ce que disent depuis longtemps déjà les spectateurs impartiaux des débats : Quand donc poserez-vous enfin les armes ? En demeurant sur le terrain commun que vous êtes unanimes à ne pas vouloir abandonner, le simple instinct de la conservation aurait dû vous avertir qu'il fallait vous étudier à faire le moins mauvais ménage possible dans votre étroite demeure. En tirant chacun la couverture de son côté, vous exhibez parfois, comme à plaisir, certaines choses qu'il vaudrait décidément mieux ne pas montrer. C'est assez reculer, vivoter, dans une époque où tout vous convie à avancer hardiment vers de nouvelles conquêtes. Embrassez-vous, séparez-vous de corps et de biens, à l'amiable ou légalement, allez même jusqu'au divorce si cela vous agrée, peu importe ; mais au moins que tout ce vain cliquetis d'armes rouillées finisse une fois pour toutes ; ne vous obstinez pas à courir les uns et les autres, avec des airs de triomphateurs, à la rencontre d'une mort sans gloire.

K. V. O.

Une Bible du XVe siècle traduite en français ou romand, conservée à Lausanne et à Genève.

Pierre dit *Comestor* (le mangeur), doyen de Troyes (selon d'autres de Trèves), composa, en 1170, en latin, une histoire biblique qui fut nommée scolastique, parce qu'elle devait être employée dans les écoles à la place de la Bible entière qu'on ne possédait que dans le latin de la Vulgate.

Un siècle plus tard, *Guiars de Molins* entreprit de traduire cet extrait historique de la Bible, glosé et annoté de réflexions philosophiques et de suppléments historiques. Il se nomme lui-même dans sa préface « cest li prohemes celui qui mist cest livre du latin en romans — En lan de grace 1291 ou moys de Juing ouquel je fuz nez et en 40 ans accomplis ai commence ceste translation et la eu parfaite 1294 ou moys de fevrier. En lan de grace 1297 ou jour S. Remy fuz je esleu et fait deen (doyen) de S. Pierre d'Aire dont je estoye chanoines — Et quant il y a poy a exposer par histoires je *les ay mises en glose* — En tout en suivray le maistre en hystoires et en toute son ordonnance sauf ce que les paraboles Salomon et le livre Job ne sont mie contenus en hystoires, mais je les ay mises en cest livre pour la bonté d'eux — En ceste manière je qui ceste œuvre de cest tros Saint doyen prbre translate a l'ayde de Dieu et à la tres grande instance de vous prières — Cy doit on scavoir que j'ay translaté les livres hystoriaux de la bible *selon le text de la bible* — en laissant des hystoires ce dont y nest mie mestier de translate *en faisant pleinement le texte.* — Je ny ai rien mis ny ajouté fors pure vérité sainte comme je le trouve au latin de la bible et des hystoires. »

Ce programme, tel qu'on le trouve en tête de trois beaux manuscrits de la bibliothèque cantonale de Genève dont les numéros 1 et 2 sont écrits sur parchemin au XIVe siècle et le numéro 3 sur papier au XVe siècle, a été exécuté de la manière suivante, avec quelques modifications dans l'ordre des livres, ce qui donne lieu à supposer que les livres sur lesquels les trois manuscrits varient ont été ajoutés plus tard par d'autres tra-

ducteurs, dont on a cru trouver les noms soit dans le numéro 3, soit dans deux volumes conservés à la bibliothèque cantonale de Lausanne (U. 986) et qui contiennent la troisième partie de l'Ancien Testament et tout le Nouveau Testament écrits par Jean Servion de Genève, de 1458 à 1462, soit seize ans avant la première impression faite à Genève. (Numéro 4.) On y trouve donc le Pentateuque et tous les livres historiques jusqu'à Esdras, suivis de Job et de Tobie, du livre dit « de Jérémie, Ezéchiel, Daniel et Susanne, » c'est-à-dire de l'histoire de l'exil compilée de ces livres, après quoi viennent les histoires des rois de Perse en vingt-huit chapitres et enfin Judith et Esther. Ce dernier livre est suivi d'une note dans le numéro 3. « Lan 1474 le 29 janvier fust commencé ce livre aux depens de Hugonin du Pont marchant et citoyen de la cité de Genève, accompli le 10 de May par la main de Jehan Bagnel de Bolygney le Luxeuil en Bourgogne. » Dans le même manuscrit se trouve immédiatement après l'Apocalypse, qui dans les autres a sa place à la fin du Nouveau Testament, et avec la note suivante : « Explicit l'Apocalypse — par S. Jehan evangeliste le 18 jour de may l'an 1474. »

Les quatre manuscrits s'accordent de nouveau à placer après les histoires le Psautier, dont le prologue écrit par saint Jérôme fut traduit par *Pierre Arranchel*, comme le disent les manuscrits 3 et 4. D'autres ont cru y trouver le nom du traducteur du Psautier même, bien qu'on ne le rencontre pas dans les numéros 1 et 2, qui ne donnent point les prologues de saint Jérôme, mais seulement dans les numéros 3 et 4 qui les ont ajoutés. Les quatre premiers psaumes manquent dans le numéro 4, plusieurs feuillets en ayant été arrachés, mais le texte du cinquième psaume est identique, à quelques variantes près, avec celui des trois autres numéros.

« Syre, appercoymes parolles et entends à (en 3) ma clamour (mon cri : 1)

Entens la vois de (et : 1) mon orayson, (tu es : 2) mon Roy et mon Dieu.

Pour ce que adourerey a toi, Syre, au matin tu oys (Pour ce te prierai je et tu oiras : 1) ma vois.

Je esteray au matin devant toy et verray car tu es Dieux qui ne veult iniquité,

Ne ausy nabitera empres toy le maligne ne ne parmaindront les injustes devant tes yeulx.

Tu hais tous ceulx qui font œuvres de iniquité et destruiras tous ceulx qui dient messonge.

Homme de sang et tacheur seront habomines et je dormiray en ta misericorde.

Je entreray en ta maison et adoreray à ton saint temple en ta temour.

Sire, manie moy en ta justice pour mes ennemis et esdresse en ton regard ma voye,

Pour ce que en leurs bouches nest verité et leur cuer est vain,

Leur gorge est sepulcre ouvert et leurz languez trichereusement faisoyent.

Dieus juge iceulx. Ils cheent de leurs cogitacions celon la multitude de leurs iniquis (*sic*).

Boutte les dehors car ilz tont echarny.

Et se fioyssent et esleassent tous ceulx qui sesperent en toy,

Ils seront exaulces eternalment Et tu habiteras en eulx Et seront glorifiez tous ceulx qui tayment et ton nom, car tu beneistras le juste,

Sire, comme escu de bonne volanté tu nous couronnas. »

Tous les psaumes sont partagés en huit nocturnes ou veillées et sont suivis des « Cantiques de plusieurs prophètes après David. » Ce sont des traductions des cantiques suivants : 1) Confitebor. 2) Ego dixi. 3) Exultavit. 4) Cantemus. 5) Domine audivi. 6) Audite cœli. 7) Te Deum. 8) Benedicite. 9) Benedictus. 10) Nunc dimittis et du Symbole Quicunque.

Toutes ces versions ne paraissent pas avoir été faites par Guiars, puisqu'il ne s'attribue lui-même, outre la version des livres historiques, que celle 8 des Paraboles et de Job.

Dans le manuscrit 4 le Psautier est précédé du prologue suivant :

« Graces à Dieu, mon createur, et à la très glorieuse vierge Marie et à toutte la court cellestielle, quant je *Jehan Servion*,

netif et cytoyen de Geneve heux escript et acomply les II premiers volumes de la Bible, cest assavoir les V livres du Pentatique de Moisem jusques à Rutht et puis l'aultre volume commensant au premier livre des roys jusques à la fin du livre de Job, je-povre pecheur heux poour et fremissement, commensay a penser comment mon Dieu ne m'avoit ne delaissé ne hoblié ; car puissamment il m'avait fait tant de grace qu'il m'avait maintenu en santé sans maladie depuis le commencement de mon œuvre et après que m'avoit aumenté de biens de honnour et de chevance et en ultre quil m'avoit dejetté de moults de miseres et que moultz de mes ennemis il avoit fait mes amis ensemble plusieurs aultres biens mondains, sy regarday que plus honeste occuppation ne pouvaye avir ne plus honorable œuvre et ainsy je indigne pecheur, priay mon Dieu en l'adourant par font de cuer entier qu'il luy pleust par sa bonté de moy donner grace que l'avance puisse parfayre en la loange de luy et à la salvation de mon aume. Ainsy en commensay le IIII volume de la bible en commensant au psaultier et conplissant jusques a la fin de Daniel lequel jay fait et acomply l'an de grace MCCCCLIX et en hayant espérance dachever et parfaire le III volume qui se commence en Ozee en suivant les XII prophètes les évangilles et les faits des apostres. Or je prie en mon vray creatour qu'il luy plaise de moy donner vertu, vigour et puissance de l'achever et parfaire à la loange de luy et de toute la court cellestielle et à la salvation de mon aume en pryant tous les lisans et voyans cest œuvre quils enfantent (?) pospere et que après ma mort les vivans prient pour moy et pour tous les trépassés. Ainsi soit-il. Amen. »

« Cy commencent les paraboles de Salomon escriptes et historiées par la main de Jehan Servion — ensemble leurs histoires faites et escriptes par la main de Servion. » (Les vignettes sont restées en blanc.)

« Cy commence le prologue de Ecclesiastes fait par Saint Jherosnime fait et escript par la main de Servion. — Cy fine Ecclesiastes en XII chapitres escrips par Servion. » (mais qui se trouve déjà dans 1 et 2.)

« Les cantiques. » (Dans « 4 seulement jusqu'à V, 2, » et ces cheveux sont comme clere, mais complets dans 1-3.)

« Cy commence le livre et prologue de Sapience. — Cy fine le livre de Sapience ou illa XIX chapitres lequel est escript et historié par la main de Jehan Servion citoyen de Geneve et premier varlet de chambre de l'empereur Frederich et ecuyer d'escuyerie du mon très redouté Sr Monsr le duc de Savoye. » (se trouve 1-3.)

« Cy commence le prologue de Jeronisme sur Ecclesiasticum — translaté du latin en francais par mestre Pierre Aronchel et escript par la main de Jehan Servion — Je Servion prie et requiers à toutes joynes gens qu'ils veuillent prendre plaisir a souvent lire ce noble et très haut ancien livre. » Il ne se trouve pas dans 1 et 2, mais bien en 3, et pourrait avoir été traduit par ce P. Aronchel.

« Cy commence le prologue sur Ysaye translaté de latin en francais (romand : 3) par mestre Pierre Aronchel et escript de la main de Jehan Servion » — « Cy fine le prologue de S. Jeronisme sur Ysaye fait et escript par Servion lequel fist baptizer ung joyne juif de l'eage de XIIII à XV le XV jour d'oust MCCCCLVIII Dieu le face bon — fine en la veillie de Noel 1458. » (Le même sans prologue dans 1 et 2.)

« Cy commence le prologue sur le livre de Jeremie translaté de latin en français (romand : 3) par Monsieur M. *Martin le Franc* du siège apostolique protonothaire et prevost de Lausanne et escript par la main de moy Servion. » (Ce prologue manque dans 1 et 2 qui ne donnent que le texte dont la version est par conséquent antérieure à ce le Franc qui date de 1445.) « Cy commencent les treniges cest a dire les lamentations de Jeremie, ch. LIII — escriptes et parfaites par la main de Jehan Servion de Geneve. » « Cy commence l'oroyson de Jeremie. » (se trouvent aussi 1-3.)

« Le prologue de Baruch. » « Cy commence le livre et la lescon de Baruch. Cy commence l'exemple de l'epitre de Jeremie, » le VIe chapitre. — « Cy fine le livre Baruch le prophete fait et escript par Jehan Servion. »

« Cy commence le prologue d'Ezechiel. » (Ce prophète, illus-

tré dans 4 par beaucoup de gravures, se trouve déjà dans 1-3, le prologue aussi dans 3.)

« Cy commence le prologue sur Daniel estrait du latin en francais par (est resté en blanc) et escript par la main Servion.» (3 pages laissées en blanc.) Au chap. III il ajoute : « Les choses qui après s'ensuyvent je ne lez ay point trouvées aux volumes des hebreux de dit Jeronisme, » et au chap. XII : « Les aultres choses — jusques en la fin du livre sont de l'edition et translature de Theodocien. Pour ce que ceste histoyre (de Susanne) est belle Jean Servion la mes partye. Cy fine l'histoyre de Daniel au III livre et tiers volume que Jehan Servion a escript et parfait depuis l'an MCCCCLV jusques en l'an MCCCCLX avon commence en Genesis et escript tous les livres jusques icy. » (Le texte, se trouvant aussi dans 1-3, n'a pas été traduit par Servion.)

« Cy commence le proesme de Jehan Servion cytoyen de Geneve sur le IIII volume de la bible sainte, desjà il en a escript les III graces a Dieu, jusques à cestui commencement de Ozee et des XII prophetes jusques la fin lequel il a commencé avec la chandeleur l'an de grace MCCCCLX. Dieu par sa grace lui donne de le parfaire. Amen. » (Ces douze prophètes sont perdus dans 4, mais se trouvent dans 1-3, où les Machabéens sont intercalés avant les évangiles.)

« Cy commencent les Evangilles de S. Matthieu. » (Avec quelques gloses à la fin de chaque chapitre. Les numéros 1-3 ont également remplacé la concordance de Pierre Comestor par une traduction des 4 évangiles.)

« Cy commence le prologue S. Marc escript par Servion : Marc évangéliste de Dieu esleu et en baptème filz de Pierre. » (Avec des gloses à la fin de tous les chapitres, par exemple, chap. VII : « Cy fine l'exposicion laquelle Servion a estraitte et mise à part pourcequelle estoit entremeslee aveques le text de l'autre transcrition et nestoit pas ainsy entendent parcequelle turboit le text en plusieurs lieux. »)

« Cy commence le prologue de l'évangile S. Lucas. » — « Le second et petit prologue. » (Chaque chapitre est suivi d'une glose.)

« Cy commence le prologue sur l'évangile de S. Jehan fait paa Jeronisme. — Cy ensuyt le recitement de tout ce premier ev. Car Servion ne la pas vollu mettre avec le text mais la vollu plustot mettre en desclaraison lung avec l'autre, car il étoit tant entremeslé quil tourboit lentendement aux lisans. »

« Cy commence le prologue sur les epistres de S. Pol. » (Le premier chapitre de 1 Cor. manque dans numéro 4. Le numéro 3 contient aussi les prologues, qui manquent dans 1 et 2, comme dans la suite.)

« Cy commence le prologue sur les faix des apotres. »

« Cy commence le prologue sur les epitres canoniques. »

« Le prologue sur apocalipce fait par S. Jeronisme escript et translaté de latin en français par la main de Servion. »

« Glose sur cecy dist le maistre en istoyres. » (Quarante et un chapitres tous glosés, par exemple : « Cy s'ensuist la glose du test du dernier chapitre de l'apocalipse ecrit par Servion. Par le fluyve de l'eauve vive est signifié la joye qui ne fauda, le siege de Dieu ce sont les haultz saints par lesquels les aultres viegnent en grace. »)

« Cy fine l'apocalipse en francoys le text et la glose escripte par Jehan Servion citoyen de Geneve escripte et finye le dernier livre de toute la bible l'an de grace Mil CCCCLXII le XX° jour de Octobre. Pries Dieu pour ly se il vous plest quil puisse vivre et morir en sa grace et parvenir à la gloire de paradys. Amen. »

Nous transcrivons ici encore le célèbre verset 1 J. V, 7.

1) D'après le manuscrit 4 : « Car trois choses au ciel qui donnent tesmoignage, cest le père et le fils et le Saint esperit et ces troys sont une mesme chose. »

2) D'après le Nouveau Testament imprimé en 1477, qui se trouve à la Bibliothèque de Berne : « Trois choses sont qui donnent tesmognage au ciel, le pere, le fils et le Saint esperit. Ces trois sont unque chose. »

La version de Genève paraît ne pas être la même que celle de l'imprimé.

Enfin pour faciliter la comparaison de cette version avec

d'autres textes, nous ajouterons la suite de cette épître : « Et troys choses sont en terre qui donnent teismognage, l'esperit, l'eauve et le sang. (Le reste du vers. 8 omis.) Ce donques nous pregnions le tesmognage des hommes, le tesmognage de Dieu est moult plus grand. Car cest le tesmoignage de Dieu qui est (plus grant) pour ce quil la testifié de son filz. Qui croit au filz de Dieu, il a le tesmognage de Dieu en soy, (Et celluy voirement) qui ne croit au filz, il fait mesonge pource qu'il ne croit au tesmoignage que Dieux a testifié de son filz et cest le tesmognage en quoy Dieux nous donna vie eternelle (et pardurable) et ceste vie est en son filz et qui a le filz illa vie, et qui na le filz, il na nulle vie. Et ce je vous ecrips afinque vous sachiez (le reste manque) que ceulx qui croyent au nom du filz de Dieu auront vie eternelle et perpetuelle. Et cest la fiance laquelle nous avons envers Dieu. Car quelconque chose que nous desmanderons celont sa voulanté, il nous orra (et escouttera). Et sy savons qu'il nous oust quelque chose que nous desmandons. Et savons que nous avons les desmandes que a lui postulons et desmandons. Qui set son frere pechant non pas de pechie de mort, il requiere et il ly sera donnee vie au pechant non à la mort. Le pechie est à mort cest quil mayne a la mort. Mais pour ce je ne dy mie que aucungs en prie. Toute iniquité est pechie et pechie est mort, et nous savons que tous qui sont de Dieu nes, ne pechent, car la generation de Dieu le conserve (et preserve) et le maligne esprit ne la touche point. Et nous savons que nous sumes de Dieu et que tout le monde est en malignité mis (et posé). Et savons que le filz de Dieu vint et nous donna sens afin que cognoissons le vray Dieu et que nous soyons en son vray filz ou est le vray Dieu et la vie eternelle. Mes filz gardez vous de (adorer faulces ymages de faulx Dieux et de) simulacres. »

E. DE MURALT.